



Texte de la chronique

## A ceux qui n'aimaient pas

Zeev Sternhell

*Par Nicolas Weill – Juin 2020*

Zeev Sternhell est mort, dimanche 21 juin à l'hôpital Hadassa de Jérusalem. Il avait 85 ans. Pour ceux qui l'ont connu, un monde semble entamé et la perte irréparable.

En évoquant sa mémoire, je voudrais tout particulièrement m'adresser, ici sur Akadem, à ceux qui, parmi les juifs de France ou francophones, n'ont pas partagé ses engagements, ont été parfois heurtés par ses prises de position toujours tranchées, ses expressions toujours vigoureuses et, aujourd'hui, ont du mal, en cet instant même où il va être enterré à Har Ha Menouhot, au cimetière de Guivat Shaoul, à partager le deuil éprouvé par sa famille, sa femme Ziva, ses deux filles, Tali et Yaël, par ses nombreux amis...

Par son passé d'orphelin de la Shoah, par son cursus d'officier, par toutes les guerres d'Israël auxquelles il a pris part de 1956 à 1982, parfois comme volontaire en 1973, sa mémoire a pourtant de quoi forcer le respect, y compris de ses adversaires politiques.

Je le revois, affronter des perturbateurs parisiens lors d'un meeting au centre Rashi, à la fin des années 1980, avec un sourire en coin, de plus en plus en porte à faux avec une communauté en voie d'alignement croissant sur les thèses de la droite israélienne, peu encline à soutenir La Paix maintenant (Shalom Akhchav) qu'il avait contribué à fonder. Inflexiblement. Inflexiblement hostile à l'occupation des territoires conquis en 1967 où il voyait le naufrage de l'idée même du sionisme. Avec le même entêtement, il faisait face, à Jérusalem, à des colons, dans des réunions où son goût de l'argument parvenait souvent à domestiquer les salles les plus houleuses.

Mais pas toujours à désarmer ses adversaires les plus tenaces. Comme celui qui, lorsqu'il reçut le prix d'Israël, a déposé une bombe sur son palier, au risque de le tuer, lui, les siens,

ses petits-enfants qu'il adorait. Illustrant comme une prophétie auto-réalisatrice, la radicalisation nationaliste qu'il voyait gagner du terrain en Israël, à laquelle il donnait le nom de fascisme. Aucun peuple ne pouvait se targuer d'en être immunisé. Ni les Juifs, ni les Français. Il a traqué les racines intellectuelles du rejet de la démocratie, aussi bien chez les idéologues du Yichouv que chez Barrès, Spengler, *Esprit* ou Uriage. Mais ses armes à lui, étaient l'étude, les archives. Cela ne force-t-il pas aussi le respect ?

Zeev Sternhell n'avait rien d'une victime. Il fuyait les mauvais souvenirs. Il ne recherchait rien moins que la compassion, bien que son enfance ait eu pour cadre les dictatures les plus violentes du XXe siècle, le nazisme qui a broyé sa mère et sa sœur et le stalinisme, qu'il a du fuir dans la Pologne du rideau de fer. Zeev Sternhell n'en croyait pas moins aux Lumières et au progrès. Je sais que certains auraient aimé que cette foi, il la tire plutôt de la tradition juive. Mais tel n'était pas le cas. Il est demeuré un sioniste de gauche, athée – même s'il manifestait un intérêt, une écoute, quand des membres de sa famille l'ont mis en contact avec une pratique religieuse qui lui sera resté, à lui, étrangère. Ne nous a-t-il pas ainsi donné une leçon de respect, que ses contradicteurs pourraient lui accorder ?

Mais, me direz-vous, qu'a-t-il défendu, alors, au risque de sa vie, dans les tanks du Sinaï, chez les Golani, comme réserviste passionné de « la chose militaire » qu'il disait « avoir dans le sang » ? A la fin de son existence, cet amateur de boutades disait, inquiet de la tournure des événements et de l'atmosphère nationaliste régnant en Israël, avec son accent d'Avignon, qu'il était resté en Israël parce que « sa caisse de maladie était à Jérusalem ». Ce n'était sans doute pas là une remarque pour déprécier le pays, bien au contraire. Il a aimé la normalisation de la vie juive. Il a voulu vivre dans un Etat juif comme les autres, et non pas dans celui de la Torah, sur la terre de la Bible, de Josué, des Juges et des rois ; et il est resté fidèle à cette vision normalisatrice du sionisme. Sa boussole, c'était qu'il fallait qu'il existât, sur un coin de cette Terre ravagée, un lieu où les Juifs ne soit plus en situation de minorité, un lieu où ils jouiraient pleinement des droits, de l'égalité et de la citoyenneté héritées de ce qu'il appelait « les Lumières franco-kantiennes ». Cela dans le respect absolu des minorités qui l'habitaient aussi. Ce respect qui avait tant manqué à l'enfant polonais enfermé dans le ghetto de Psemyl, dans sa Galicie natale, ou planqué dans une banlieue ouvrière de Lwow... Rien de plus, mais déjà beaucoup ! Et s'il s'est tant penché sur l'histoire du fascisme, c'était aussi parce que pour lui, il s'agissait indirectement, par-là de comprendre celle de l'antisémitisme qui avait fini par l'atteindre.

Non, Sternhell n'a pas été un antimoderne, malgré les désillusions du progrès et de la modernité dont il a éprouvé le choc dans sa chair. Il n'avait aucun goût pour le culte de

l'identité ni le séparatisme qui, dégoûté de l'Occident, s'efforce de chercher à tout crin des racines autres qu'occidentales au judaïsme. Et il n'était pas loin de penser que l'assimilation avait plus fait pour sauver des vies juives pendant la guerre (sa famille était déjà de langue polonaise) que toute fidélité au passé ou au rite. S'il est une lignée à laquelle Sternhell appartient, c'est en somme à cette généalogie si critiquée et tellement à tort, des Juifs de la raison, de Philon d'Alexandrie à Spinoza, à Heine en passant par Maïmonide. Un judaïsme confiant dans le pouvoir de la connaissance, la véritable liberté, de l'intellect, un judaïsme confiant dans l'influence des idées sur le monde et qui ne se satisfait jamais de sa condition de paria. Un judaïsme réceptif aux malheurs des autres, mais qui sait rendre les coups s'il le faut.

Un judaïsme puisant à la source française et européenne plutôt qu'Américaine ou Israélienne, et dont la langue d'écriture aura été le français. Aux jeux des promesses, quel est le plus susceptible de durer ? Pour Sternhell, la réponse allait de soi.